

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 34

Artikel: Lè māidzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'être chanté par un Homère. Tout à coup, au milieu d'une charge brillante fournie par les cuirassiers, Millot voit Murat enveloppé par un peleton de dragons de la garde impériale russe. Sans s'effrayer du nombre, l'intrépide brigadier pousse son cheval et s'élance au secours du prince. Au même instant, celui-ci tombe ; une de ses jambes, prise sous le ventre de son cheval expirant, l'empêche de se relever. C'est fait de lui !

Mais Millot a mis pied à terre. Il frappe d'estoc et de taille, tuant et blessant. C'est un nouveau Briarée ; il semble avoir cent bras qui frappent en même temps. Il délivre Murat et l'aide à monter sur un cheval abandonné. Mais une des bottes du grand duc — des bottes de maroquin rouge brodées d'or ! est restée sous la monture.

Millot s'en aperçoit et, au lieu de suivre Murat qui s'éloigne, il se rejette dans la fournaise sanglante afin d'arracher aux Russes ce précieux trophée. Le combat est terrible. Les dragons russes, revenant à la charge, font pleuvoir sur le brigadier une grêle de balles et l'accablent à coups de sabre. Son casque est brisé ; son sang coule ; il en est aveuglé. Mais il combat sans reprendre haleine, pare, vient à se dégager et, possesseur de la botte conquise, il saute à cheval et rejoint son régiment.

Toute l'armée avait été témoin de cette lutte d'un seul homme contre une armée. Murat, toujours placé au milieu du danger, avait eu un second cheval tué sous lui. La nuit seule mit fin au combat. Alors les Russes, en pleine déroute, laissèrent encore cette fois les aigles françaises victorieuses maîtresses du champ de bataille.

Le soir même, le grand duc de Berg passa la revue de toute la cavalerie placée sous son commandement. Il s'arrêta devant le front du 8^e cuirassiers et adressa au régiment des paroles flatteuses sur sa belle conduite.

— Prince, dit tout à coup le colonel, qui venait de remarquer que Murat n'avait qu'une botte, seriez-vous blessé ?

— Je n'ai pas eu cet honneur aujourd'hui, répondit Murat. Quant à la botte qui me manque, il est un de vos soldats qui sait ce qu'elle est devenue, et j'espère bien que ce brave est encore des vôtres et qu'il n'a pas succombé.

-- La voilà, votre botte, s'écria au même instant une voix de stentor.

Et Millot, tenant la bride de son cheval d'une main, son sabre de l'autre et la botte entre les dents, sort des rangs.

— Vive Dieu ! ma botte n'est pas prisonnière, s'écrie gaiement le futur roi de Naples en sautant à bas de son cheval. Viens, mon brave, viens que je t'embrasse, car aujourd'hui tu m'as sauvé la vie.

Le prince et le brigadier s'embrassèrent.

— Et maintenant, dit Murat en chaussant sa botte, viens que je te présente à l'Empereur.

A son arrivée au quartier impérial, Murat fut introduit auprès de son beau-frère, qu'il trouva à dîner.

— Sire, dit-il, permettez-moi de présenter à Votre Majesté l'un des plus intrépides soldats de votre armée.

Napoléon leva la tête et regarda fixement Millot dont le front était encore ensanglé.

— Qu'a donc fait cet homme ?

— Sire, il m'a sauvé la vie.

Murat raconta à l'Empereur l'acte héroïque du cuirassier.

— Je savais cela, dit l'Empereur qui, en même temps, se découvrit et fit un geste amical à Millot.

— Mais, Sire, ce n'est pas tout !

— Qu'y a-t-il encore ?

Le grand duc conta à son tour l'histoire de sa botte perdue et reconquise. Pendant ce récit, Napoléon souriait.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il au cuirassier, lorsque son beau-frère eut achevé sa narration.

— Millot, Sire.

— Eh bien, brigadier Millot, asseyez-vous là, en face de moi. Je veux que vous buviez à ma santé.

— Un instant après, le simple brigadier choquait son verre contre ceux de Napoléon et du prince.

— Millot, reprit l'Empereur, je te nomme chevalier de la Légion d'honneur.

— Merci, mon Empereur !...

— Et maintenant, va faire penser tes glorieuses blessures.

Lorsqu'ils furent seuls, Napoléon dit à Murat :

— J'espére que vous ne perdrez pas de vue cet homme !

Murat attacha à sa personne Millot, pour qui chaque bataille fut l'occasion d'une action d'éclat. Mais l'Empire tomba, et Millot, que Victor Hugo avait surnommé le Béllisario de la Grande-Armée, Millot âgé, couvert de blessures, aveugle et sans fortune, mourut misérablement, sans avoir pu obtenir de la Restauration ni du gouvernement de Juillet un morceau de pain !

LÉON DUPORTAL.

Lè māidzo.

Lè māidzo sont dài z'hommo bin coumoudo po vo remettre la copetta se l'a étâ remoâie, ào po vo rabiloquâ on bré se l'est rontu ; mà quand l'est qu'on a mau per dedein la carcasse, la māiti dào teimps ne lâi vayont què dào fû et dè la paille dè fai. L'est veré que faut étrè dè bon compto et que quand bin sont gaillâ bin éduquâ su totès lè maladi ein *ique* et ein *zie*, ne sont portant pas sorciers et pâovont pas adé savâi ào justo se faut sagni ào pourdzi, kâ l'ont bio cognâitrè ti lè z'où et tot lo dedein de n'hommo, sont coumeint lè cormorans, que cognaisson totès lè tserrâirès, mà que ne sâvont pas cein que sè passè dein lè māisons. Mâ clliâo tsancro dè māidzo font adé asseimblant d'étrè sù dè lão coup, que bin soveint on s'ein portérâ mi dè férè lo contréro dè cein que diont, tot coumeint Gregnolet.

Stu Gregnolet avâi tot bounameint on gros rhonmo et sa fenna, qu'étai gaillâ ein cousin dè l'ourè toussi lo sapin et gorgossi quand soclliâvè, fâ veni lo māidzo que lâi bailli on remido po 'na maladi ein *ique*. Gregnolet, po ti lè diablio, n'a pas volliu que sa fenna aulè queri la drouga, et s'est gari.

Cauquiè teimps ein aprés, lo māidzo, que passâvè pè lo veladzo, vâi Gregnolet eintsapliâ sa faulx et sè peinsâ : paraît que va mi. S'approutsè dè li et lâi fâ :

— Eh bin ! cein va-te ora ?

— Oh ! grand maci, monsu lo māidzo, va bin.

— Cé remido que vo z'é bailli étâi-te bin crouio à preindrè ?

— Oh ma fâi, n'ein sé rein.

— Coumeint ! vo ne l'ai pas prâi ? vo n'ai pas sédiu me n'ordonnance ?

— Na fâi na ! kâ se l'avé sédiâ, mè saré cassâ lo cou et saré ào cemetiro.

— Et porquiè ?

— Paceque l'é tsampâie avau la liquierna dâo guelatâ.